

SOUVENIRS D'UN ANCIEN DU TRIOMPHANT

Par le contre-amiral WASSILIEFF



MARS 1945

Embarquement sur LE TRIOMPHANT

J'ai embarqué sur LE TRIOMPHANT au mois de mars 1945, j'ai rallié le bord à Casablanca. LE TRIOMPHANT venait d'arriver après avoir subi un long carénage aux Etats-Unis pour réparer les avaries consécutives au cyclone (*nuite du 2 au 3 décembre 1943 dans l'Océan Pacifique*) qu'il avait subies et pour se faire doter d'un armement anti aérien plus perfectionné. Le bâtiment était à quai, je me suis pointé à la coupée, derrière moi j'avais une voiture où se trouvaient mes bagages et ma grande surprise, c'est un quartier-maître chef qui s'est précipité de prendre mes valises, comme je ne voulais pas qu'un gradé se dérange, il me dit : « Ah, lieutenant c'est un honneur », un peu abasourdi par cet accueil prestigieux, j'en eu rapidement la solution par la suite, ayant appris que le bulletin des Forces Navales Françaises Libres (FNFL) avait publié la citation qu'on avait collé à la suite de ma petite bagarre de marin cavalier à Toulon, bon ! Les histoires s'annonçaient bien. Le premier officier que j'ai rencontré, était Guyomar, dit Jimmy avec son camarade Taton qui était également à bord, il s'était évadé de France en 1940 à bord d'une barque de pêche, pour rallier l'Angleterre et après une rapide école navale anglaise, avait eu le pire des embarquements. Imaginez un jeune « midship » avec quelques simili canonnières pas de primevère qualité, embarquées pour armer un canon sur un bateau de commerce. C'est ce que l'on appelait l'AMBC à un moment militaire les bateaux de commerce. la vie n'était pas drôle pour des marins de la royale confrontés à des gens, braves gens certainement, mais qui avaient une mentalité des pratiques tout à fait différentes. Donc j'allais dans la chambre de Guyomar pour revêtir mon sabre et mes gants et me présenter au commandant dont le maître d'hôtel me répondit que le

commandant se reposait. Il faut dire que LE TRIOMPHANT était arrivé la veille au soir et que ce bateau touchait pour la première fois un port français depuis cinq ans. Inutile de vous dire que la nuit avait dû être joyeuse tant pour le commandant que pour les derniers des matelots. Vers onze heures, le maître d'hôtel vient me prévenir que le commandant était prêt à me recevoir, le capitaine de frégate GILLY avait une prestance extraordinaire, il m'accueillit debout, la main gauche vers la poche de son veston et d'un large geste de la main droite, il me désigna la table abondamment garnie de bouteilles qui était devant lui en me disant un seul mot de bienvenue « WHISKY ». Je n'ai eu que peu de temps à connaître le commandant Gilly, juste le temps de savoir que c'était un sacré marin. Le jour même de mon arrivée nous parvint un message, le vice-amiral Colinet, commandant de la marine en Orient, au Maroc s'annonçait pour le lendemain, pour passer l'inspection du TRIOMPHANT, ce qui déclencha un début de panique sur le capitaine de corvette Baraqua, commandant en second. Il faut dire qu'un bateau qui sortait de grand carénage qui avait été immédiatement intégré dans un convoi où il avait dû traverser l'Atlantique à petite vitesse, par un temps de cochon, il n'était évidemment pas très présentable pour l'inspection. il y avait peut-être un petit peu de malice dans l'idée de cet amiral. Toujours est-il, qu'ayant été bombardé incontinent officier fusilier, officier de détache, il m'appartenait, il m'appartenait de rendre au TRIOMPHANT une figure présentable à trois étoiles. Je m'y employais et je dois dire, aidé par l'extraordinaire volonté de tous les gens je lui expliquais il faut faire voir à ces gens là qu'un bateau FNFL, est plus propre qu'un autre. On peint le jour, on a peint l'après-midi, on a peint toute la nuit, une heure avant l'arrivée de l'amiral tout était paré. J'avais expliqué au commandant Baraqua, voilà, l'amiral sera précédé dans sa tournée de bord, comme il est réglementaire, d'un clairon, il sonnera le garde à vous et d'un quartier-maître CS, arrangez-vous pour être à sa droite et

le commandant à sa gauche pour qu'il ne touche pas aux parois, car je ne sais pas si la peinture est sèche étant toute fraîche. Pour le reste tout va bien, mais en aucun cas il ne faut qu'il monte sur la passerelle supérieure, parce que là on l'a peint en dernier et la peinture n'est pas sèche du tout. Le commandant BARAQUA apparemment ne transmis pas les suggestions de son officier de détails au commandant, arrivée sur la passerelle de navigation le capitaine de frégate GILLY dit à l'amiral COLINET « bien entendu au combat je ne suis pas dans cette passerelle couverte, je suis sur ma passerelle supérieure pour mieux voir ». Et, l'amiral bien entendu voulait monter sur la passerelle supérieure, il attrapa donc à deux mains l'échelle qui y montait et ses mains restèrent à moitié collées car les montants d l'échelle étaient fraîchement peints en blanc ou en gris enfin je ne sais plus. J'avais prévu le coup sortant de ma poche droite un tampon de ouate et de ma poche gauche un petit flacon d'essence, je lui dit « s'il vous plaît amiral » et l'amiral pu se nettoyer les mains. COLINET me regarda et me dit comment vous appelez-vous ? WASSILIEFF, ah, qu'est ce que vous faites à bord ? Officier détail amiral, il y a longtemps que vous êtes à bord ? j'ai embarqué avant hier amiral, bon terminé pour l'inspection.

Nous partîmes rapidement pour Toulon. D'après les ordres, le capitaine de frégate JUBELIN qui était déjà à bord aurait dû remplacer GILLY dès l'arrivée à CASA.

En fait JUBELIN eut l'élégance de laisser au commandant GILLY le soin, de ramener le bateau jusqu'en France métropolitaine après cinq ans passés à se battre dehors. Arrivé à Toulon, le bateau fut livré aux mains de l'arsenal ; il faut vous dire que les américains ne nous avaient pas gâtés, ils nous avaient refile dans un chantier et certainement pas à la fine fleur des arsenaux de la marine. Vous savez qu'aux Etats-Unis il n'y a pas d'arsenaux militaires, toutes les

réparations de bateaux se font près des bateaux civils. Il y avait un certain nombre de catastrophes, que les deux nouveaux mécaniciens embarqués à Toulon, c'est-à-dire VERGER un français libre qui arrivait je ne sais plus de quel bateau, découvraient des choses épouvantables, il y avait notamment tenez-vous bien, sur les tuyaux d vapeurs des joints en plomb qui bien entendu à la température où monte une vapeur qui marche avec des turbines surchauffées fuyaient de tous les côtés.

Bon il fallait reprendre tout ça. L'arsenal de Toulon s'y emploierait d'une manière remarquable, mais on ne peut pas caréner un bateau en laissant l'équipage de côté comme ça se fait aux Etats-Unis, ça vous voyez, ça ne marche pas. Alors JUBELIN rassemblera tout l'équipage, leur dit voilà, vous allez partir en permission par bordées, vous l'avez bien gagné, vous parlez les gars il y avait cinq ans qu'ils n'avaient pas vu leur famille. Je demande que normalement tous les anciens devraient débarquer. Mais je demande à un certain nombre de volontaires de rester là au moins pour un mois, pour apprendre aux jeunes, notamment pour la machine comment marche, parce que vraiment ce bateau à un matériel très pointu aussi bien pour l'artillerie que pour la machine à propulsion et un certain nombre de vieux marins qui avaient fait cinq ans dans l'offensive acceptèrent de rester encore un mois ou deux après avoir pris quinze jours d permissions. C'est pas mal comme volontaire. Je me rappelle qu'il y avait un second maître chauffeur, il s'appelait ROUE si ma mémoire est bonne, il comptait en 1945 neuf ans de bord, il y avait embarqué en 1936 et il n'avait jamais bougé, il a été embarqué comme matelot chauffeur, il était second maître chauffeur, il était de ces vieux second maître là, qui ne sortent jamais, sauf le jour de la solde où ils prennent une tache mémorable et puis ils recommencent.

Le carénage se passa bien et le programme prévoyait que nous devions partir pour un mois, suivre un cours de perfectionnement radar à ORAN, c'est à ce moment là qu'intervint un événement assez extraordinaire, les réparations étant finies nous devions faire des essais à plus de 35 noeuds, je vous rappelle que ce sont des bateaux qui dépassaient les 40 noeuds et qui étaient les recordmans du monde de vitesse. Alors pour faire cet essai JUBELIN avait dit : «On va aller en Corse, on va revenir», alors évidemment, Toulon Ajaccio ça représentait 3 heures, on part, on passe la soirée à Ajaccio, soirée assez gaie d'ailleurs, on revient et là, le commandant en second s'était un nouveau qui remplaçait BARAQUA qui s'appelait Alain DUPRE m'appelle et me dit, il était midi à peu près, WASSILIEFF je crois que vous avez votre famille à Toulon, je dis oui commandant bon, prenez la Jeep et allez dire au revoir à votre épouse, on appareille à 14 heures ; Je dis : « Quoi, pour ORAN », non pour beaucoup plus loin.

Je fais des tendres adieux à mon épouse bien aimée et revenu à bord juste à temps pour l'appareillage, au moment où nous allions partir une voiture arriva avec un enseigne qui embarqua vraiment sur la patte de l'ancre puisqu'il eut que le temps de monter par une échelle de pilote en laissant la moitié de ses bagages à terre, c'était l'enseigne de vaisseau RECAMIER qui embarquait vraiment en toute dernière minute à tel point que nous fûmes obligés de lui passer des vêtements pour s'habiller. Qu'est ce qui c'était passé, eh bien tout simplement les japonais avaient réussi dans les derniers soubresauts de leur agonie à couler un croiseur américain ce qui foutait en l'air tous les plans américains, il n'y avait plus que 24 croiseurs à opposer au 4 derniers croiseurs japonais 23 c'était pas assez, ça a changé le programme des relèves, il fallait un bateau de plus, le général DE GAULLE bien entendu avait sauté sur l'occasion avait dit la FRANCE fournira ce croiseur et l'état major de la marine avait désigné LE TRIOMPHANT. Si bien que nous sommes partis de TOULON à 14

heures le 7 mai 1945 c'est-à-dire au moment même où on venait d'apprendre que les allemands avaient demandé à signer une capitulation sans condition, que la signature était imminente et que toutes les fenêtres du boulevard de Strasbourg se garnissaient déjà de drapeaux, et nous cette nuit là non seulement nous l'avons passée en mer, mais avec un brouillard à couper au couteau et une belle panne de radar, JUBELIN a eut l'excellente réaction, voyez, nous sommes en mer donc je peux m'adresser directement à PARIS et il fit un message bien senti en disant, le gradé dépanneur radar spécialiste que je réclame depuis plusieurs mois n'est toujours pas à bord, je suis en panne de radar en plein brouillard en pleine Méditerranée, et en gros il a dit je réponds de rien c'est votre faute. Inutile de vous dire, que le gradé spécialiste radar fut embarqué incontinent sur un avion et nous attendit à notre arrivée à ORAN. Nous arrivâmes à ORAN le 8 mai 1945 en fin de journée, c'était absolument infernal, toutes les sirènes, de tous les bateaux de tous les remorqueurs de tous les mouille-culs (*petit bateau juste bon à se mouiller les fesses*) du bord, résonnaient sans relâche. Tous les Klaxons des bagnoles résonnaient en ville à en faire vider les batteries tout le monde hurlaient, les rues étaient pleines de monde, vous pensez dans ces conditions nous nous sommes empressés d'aller à terre pour partager cette liesse, nous sommes arrivés dans un bistrot, espèce de bar dancing, là où l'orchestre se mit à jouer la Marseillaise tout le monde se mit au garde à vous là où nous reprenions en cœur, ensuite il joua l'hymne américain, à la grande joie des spectateurs et des spectatrices qui n'avaient jamais oublié les générosités des américains de 42 à 44. Et ensuite nous avons demandé à ce qu'on joue le God Save The Queen ce qui provoqua des réactions mitigées, un peu compréhensif au demeurant quand on y pense 50 ans après, parce que tout de même ORAN n'est qu'à trois kilomètres de MERS EL KEBIR, le chef d'orchestre a eu la malencontreuse idée de dire je ne sais pas jouer le God Save The

Queen mais je peux vous jouer l'hymne soviétique, et attaqua sur le champ l'international je restais ostensiblement assis alors que les gens se levaient, moi je dis ce n'est pas l'hymne soviétique, l'hymne soviétique, c'est un chant politique je ne me lève pas, enfin de réplique en réplique il s'en suit une belle bagarre et l'orchestre y mit fin en reprenant la Marseillaise, tout le monde se mit au garde à vous, GUYOMARD poids plume, qui était en train de se mesurer comme pour le pont supérieur cria à son adversaire, arrêtez monsieur on joue la Marseillaise l'autre se mit à côté au garde à vous, JIMMY lui colla un direct au menton qui recevra pour le compte avant de se mettre à son tour au garde à vous.

La police arriva avec un commissaire et une nuée d'agents qui foncèrent tous sur les gars du TRIOMPHANT alors je m'approchais du commissaire je dis mais monsieur vous ne vous êtes même pas enquis de savoir qui avait causé la bagarre et vous arrêtez les marins, je connais mon métier monsieur, me répond dit-il, ah je dis oui, y a longtemps que vous êtes commissaire de police, depuis 5 ans monsieur, je dis mais alors vous avez sous servi le régime abhorré du sinistre vieillard, le commissaire pâlit verdit et dit bon ça va bien libérez les, un quartier maître s'écria c'est pas tout ça c'est gens là il m'ont déchiré ma vareuse n° 1 moi qu'envoie toute ma solde à ma pauvre maman, bon bon bon dit le patron en lui collant une poignée de billets dans les mains ça va bien allez, le gars qui avait bien entendu pas mis sa tenue n° 1 pour une nuit de folie mais la tenue la plus minable se tourna vers les copains en criant eh les gars amenez vous il y a un con qui paie à boire. L'affreuse soirée ne se termina pas là, de retour à bord l'ingénieur mécanicien ORIB éminent technicien eut une idée, il repartit ayant mystérieusement chargé dans du bord un matériel, il nous conduisit à travers la ville se livrant à un travail mystérieux le lendemain matin, le commandant JUBELIN qui avait été à terre revint en fin de matinée en disant c'est épouvantable il y a un

bordel terrible en ville, y a des cons qui ont descellé tous les sens interdits et les ont soudés à l'envers, nous ne pipâmes pas mot, mais nous camouflâmes le panonceau de notaire que nous avions également découpé et dont le bronze figurait ostensiblement au carré, nous réservons le soin de le ressortir lorsque, nous serions loin des eaux territoriales françaises. Nous appareillâmes d'ORAN pour gagner ALGER et là nous apprîmes qu'une révolte avait éclaté dans la région de BOUGIE et qu'il fallait d'urgence y envoyer des renforts . Nous embarquâmes une centaine de commandos nous partîmes à toute vitesse jusqu'à BOUGIE où nous débarquâmes les biffins pardon les commandos, pour poursuivre cap à l'est puisque nous savions maintenant que notre destination était l'océan indien.

En passant au large de MANSOURIA un patelin à l'est de BOUGIE, BEJAÏA (*Bougie en langue latine*), nous aperçûmes à la jumelle des gens sur la côte qui nous faisaient des grands signes en agitant leurs vêtements, JUBELIN ordonna de mouiller, une inspection plus attentive avec les grosses jumelles, et le lieutenant de vaisseau CRUCHET officier canonnier vient lui dire, on dirait qu'il y a une bande d'européens réfugié sur une espèce de petite presqu'île qui nous appelle au secours, et nous savions que la région était en pleine rébellion je vous rappelle que cette rébellion de mai 1945 avait été fomentée par des agents allemands. Vous savez les allemands, ont toujours été très copains avec les arabes, et je rappellerai simplement que le grand mufti de Jérusalem c'est-à-dire si on veut le pape de la religion allemande du coin avait passé toute la guerre à BERLIN avant que les anglais ne le renvoie à Jérusalem, pour s'opposer aux israéliens. Bon JUBELIN donne l'ordre d'envoyer une section au débarquement, je me précipite dans ma chambre, histoire de faire un peu de théâtre je mets mon bonnet de laine du bataillon de choc j'attrape ma THOMSON, qui m'avait été un autre cadeau du bataillon de choc après la bagarre de TOULON et nous partons dans la

baleinière, nous trouvons là une cinquantaine de colons avec leurs femmes leurs enfants et tout, ils disent voilà on est coincés dans la presqu'île, on peut tenir parce que la presqu'île est reliée à la terre ferme par un isthme qui fait qu'une vingtaine de mètres de large si nous avons une arme automatique pour tenir ça il y aura pas de problème, parce que bien entendu nous, nous ne pouvions pas les embarquer. Y a pas de problème je leur laisse les deux fusils mitrailleurs du bord et je reviens en rendant compte à JUBELIN en disant j'ai dû laisser les deux flingues là-bas, il me dit «t'as bien fait, on va leur apprendre un peu à vivre allons» et en quelques renseignements sur l'endroit où s'étaient rassemblés les rebelles, nous envoyons quelques coups de 138 fusant au delà de la montagne et nous avons appris plus tard qu'ils étaient bien tombés au dessus du rassemblement des rebelles et avait fait un beau travail. **Ce que l'humanité a qualifié le TRIOMPHANT « le boucher de MANSOURIA ». Tous les gens qui ont fait la guerre d'Algérie me comprendront, quant aux autres je les engage à prendre le RER à PARIS aux heures de pointe.**

Bon. arrivée à PORT SAID et de là rapidement à ISMAILIA où nous sommes accueillis d'une manière extraordinaire par les pilotes du canal qui avaient tous fait la guerre dans les rangs de la France libre. Passage à ADEN c'est un bled où il n'y a absolument rien, sinon une chaleur infernale, JUBELIN m'a entraîné dîner chez le gouverneur et là on a fait la connaissance d'une personne extraordinaire, il s'appelait Georges BESS, BESS était venu à ADEN en 1913 pieds nus, matelot déserteur d'un cargo, il y avait bâti un véritable empire une flotte d'une centaine de boutres il était l'homme, un des hommes les plus riches du monde, à la déclaration de la guerre il avait offert à la FRANCE de mettre son arsenal car il avait un véritable arsenal à ADEN avec un bâtiment caréné, un bassin de radoub et tout. Bon le gouvernement de la république a eu l'intelligence de ne pas accepter,

le gouvernement britannique accepta, il proposa même à BESS de l'anoblir s'il prenait la nationalité britannique ce que BESS refusa car il resta toujours français et fidèle à la FRANCE. Y a comme ça encore des gens. Bon d'ADEN, direction COLOMBO découverte de l'Extrême-Orient, découverte de tous les marchands qui vous offrent des saphirs, des rubis, des ceintures, des portefeuilles en crocodile tout ce qu'on peut imaginer nous nous sommes bien entendu, fait copieusement rouler mais enfin ce n'était pas cher ; et on a passé quelques jours à s'embêter ferme lorsque parvint l'ordre d'aller à PONDICHERY . PONDICHERY un des 5 établissements français de l'Inde, était rallié au général DE GAULLE dès les premiers jours ou les derniers jours de juin, avec un gouverneur général BONVIN qui avait été fait, pour la circonstance, compagnon de la libération. Aucun bâtiment n'avait fait escale à PONDICHERY depuis que la déclaration de guerre des japonais pour l'excellente raison qu'à PONDICHERY il n'y a pas de port, la côte est rectiligne, les bâtiments mouillent au large et la liaison avec la terre se fait par des embarcations avec des rameurs, il n'y a même pas de barque à moteur et il est évident qu'un bâtiment ainsi mouillé est une cible, un sous-marin peut arriver tranquillement à limite de portée de ses torpilles et le torpiller sans le moindre risque. Or PONDICHERY, avait absolument besoin de la présence d'un bâtiment français ne serait ce que pour lui amener des devises françaises enfin des tas de choses, JUBELIN bien entendu accepta la mission nous partîmes pour PONDICHERY ou l'accueil fut absolument indescriptible, il faut dire que ces colonies qui datent du 18^{ème} siècle ont gardé un cachet extraordinaire, les gens sont courtois aimables polis le mélange entre les gens de souche européenne et gens de souche hindou c'est parfaitement fait, cela a donné une race métissée avec des filles superbes et des garçons splendides dont plusieurs d'ailleurs, pour la visite du CLEMENCEAU sont venus s'engager dans la marine et j'en est retrouvé plus tard 2 sous mes ordres. Nous allions de

fêtes en fêtes et il était 2 heures du matin lorsque le bord ayant reçu un message signalant la présence, par un avion britannique qui avait repéré un sous-marin japonais à une centaine de milles de là, il fallait appareiller d'urgence JUBELIN se précipita dans la salle de bal monta sur le piano et fut un beau lapsus il a crié tous ceux du BRAZA, à bord immédiatement, je dois dire tous ceux du TRIOMPHANT à bord immédiatement. Le BRAZA c'était le bateau qu'il avait commandé autrefois, auparavant il me dit d'aller à bord le premier j'arrivais donc et je fis préparer en premier lieu de grandes marmites de café brûlant dont nos gars avaient besoin pour reprendre leurs esprits car, j'ai oublié de vous le dire mais PONDICHERY n'était pas précisément sous le coup du régime de la prohibition. Appareillage, recherche du sous-marin infructueuse, rien à l'ASDIC et pourtant nous avions le meilleur écouteur de la FRANCE libre le fameux MAC CORKELL que JUBELIN avait ramené du BRAZA sur le TRIOMPHANT. MAC CORKELL qui était maître d'hôtel du commandant mais qui à la mer ne faisait pas le quart, mais couchait sur la passerelle, consigne était de le réveiller dès qu'il y avait un moindre écho il prenait les écouteurs écoutait et disait c'est un bon ou c'est pas un bon et allait se rendormir. Nous n'avons pas trouvé de sous-marin par contre nous avons perdu notre dôme ASDIC, contre une épave qui naviguait entre deux eaux et nous avons été obligés d'aller nous faire réparer à DIEGO SUAREZ. DIEGO SUAREZ au mois de juin c'est quelque chose d'absolument, enfin c'était infernale une chaleur infernale le TRIOMPHANT était un bateau qui avait été construit pour la mer du nord, à bord c'était absolument épouvantable, pensez que quand nous avons été courir après le sous-marin et que nous avons mis à 34 noeuds, euh dans certains compartiments de la machine la température dépassait 70° les gens faisaient un quart d'heure deux quart après s'être abondamment aspergés, et remontaient absolument en suffocant, enfin c'était effrayant bon. Le dôme ASDIC qu'on avait commandé n'arrivait pas on

s'emmerdait ferme et la dessus est arrivé à DIEGO SUAREZ le RICHELIEU et le SUFFREN sur lequel se trouvait les commandos du fameux capitaine de corvette PONCHARDIER. Le 14 juillet fut l'occasion d'un splendide défilé avec la compagnie de débarquement du TRIOMPHANT, celle du RICHELIEU les commandos de PONCHARDIER et bien entendu la soirée fut des plus joyeuses bon. Il y a eu un certain nombre de ce qu'on appelle pudiquement un d'incident, il est évident qu'il y avait un nombre de marins qui avait pris une cuite dont la proportion est à peu près la même sur le TRIOMPHANT, sur le RICHELIEU ou le SUFFREN, mais, il y a eu un cas particulier, il y avait à bord du TRIOMPHANT un jeune quartier maître CS cuisinier, qui était très joli garçon je ne le nommerai pas on comprendra pourquoi et qui passait pour, comment dirais-je, avouant encore son innocence, ces camarades eurent l'idée d'un stratagème ils lui disent, tu sais il y a dans cette villa là, une surprise partie en réalité il y a là des femmes du monde qui cherchent des gars, tu viens, tu forces évidemment au début elles font semblant de dire non, tu comprends pour sauvegarder les apparences tu ne te laisses pas faire tu y vas tu verras ce sera splendide, le type sonne, on voit un marin en blanc on regarde pas trop si sur ses épaulettes il y a des galons d'officier ou d'officier marinier, il est très bien accueilli, il coince une jolie femme, il la coince dans le jardin elle dit qu'est ce que vous faites, elle se défend le type y va, y va, y va, sur les instructions qu'il a reçues finit par remporter la victoire et la dame lui en est si j'ose dire remarquablement reconnaissante, manque de bol c'était l'épouse du procureur de la république, le gars le lendemain fait un rapport au commandant de la place qui était un colonel en disant que c'est l'équipage du TRIOMPHANT qui fait le bordel partout, qui se saoule etc... et voilà le colonel qui consigne à bord tout l'équipage, défense d'aller à terre ; Remarquez on y est allé un peu qu'en même, avec l'officier fusilier qui vous parle, avec l'aide du capitaine d'arme ils

avaient organisé un tri des permissionnaires qui se pointaient dans un endroit de l'arsenal où l'on pouvait faire le mur sans passer par la porte enfin, cette façon là ne pouvait pas durer et un beau jour le commandant invite le colonel à bord pour si j'ose dire s'expliquer, je suis convoqué et le colonel dit enfin qu'est ce qui c'est passé, je , le colonel machinalement, ça je le sais, mais on lui explique toute l'affaire, ah oui, j'ai oublié, le carré a envoyé au colonel une lettre qui commençait par ces mots : à monsieur le colonel, le titre du colonel était commandant la défense de DIEGO SUAREZ nous avons adressé la lettre à monsieur le colonel commandant la défense d'aller à terre, le Colonel bien sûr est arrivé chez JUBELIN qu'est ce que c'est que cette lettre JUBELIN me convoque, j'explique ce que j'ai expliqué tout à l'heure, le colonel part d'un grand éclat de rire et lève la consigne. La dessus le dôme ASDIC est enfin remonté nous arrivons à TRINCOMALE juste à temps d'abord pour recevoir notre courrier en effet la panne du TRIOMPHANT était un secret défense il nous était interdit de dire bien entendu où nous étions mais surtout la poste là-bas ne nous acheminait pas le courrier, pour ma part après 6 semaines sans courrier je reçue exactement 37 lettres de 3 pages chacune de ma chère épouse que je passais l'après-midi à lire et à relire fiévreusement. Le 2° événement, peut-être moindre à mes yeux que les 37 lettres étaient l'annonce que HIRACHIMA venait d'être l'objet d'un bombardement avec un engin qui était l'équivalent de 20 000 tonnes d'explosifs, c'était la bombe atomique.

La veille les anglais avaient coulé le dernier croiseur japonais encore à flot, l'affaire s'était passée de la manière suivante, ils avaient tous appareillé pour nous courir au fesses il y avait devant quatre contre torpilleur, derrière il y avait le RICHELIEU et le vieux cuirassé britannique qui battait la marque de l'amiral britannique qui était le QUENN ELISABETH. Le RICHELIEU pouvait marcher près de 30 noeuds, la QUENN 22 péniblement bien entendu les anglais dirent au

RICHELIEU de rester à côté de la QUENN pour se réserver l'exclusivité de couler le japonais les quatre contre torpilleur lancèrent toutes les torpilles, 8 torpilles chacune, c'est à dire 32 torpilles furent lancées sur le croiseur dans ses conditions comment voulez vous qu'ils les aient mises toutes, il sombra par le fond et ce fut une ribouldingue à TRINCOMALE pendant 3 jours les anglais fêtèrent la victoire à grand coup de whisky. Mais le japon ayant capitulé, il fallait aller en INDOCHINE et là se posait un problème.

Les américains ne voulaient à aucun prix que les français reviennent en INDOCHINE et alors que les nouvelles les plus alarmantes nous parvenaient au compte goutte d'ailleurs, de ce qui se passait en INDOCHINE et notamment à SAIGON nous étions là à piaffer la patience. Le 22 septembre c'est-à-dire plus d'un mois après la capitulation japonaise se produisit à SAIGON un événement épouvantable, en effet, les américains avaient décidé que le nord de l'INDOCHINE jusqu'au 16° parallèle serait occupé par les chinois qui étaient chargés d'y maintenir l'ordre et que le sud, au sud du 16° parallèle le même travail serait confié aux britanniques mais comme les britanniques n'avaient pas de troupes à envoyer immédiatement INDOCHINE, les américains ont décidé que les japonais, les japonais entendez bien assureraient le maintien de l'ordre. Que firent les japs qui bien entendu ne pouvaient pas nous voir ils prirent tous les individus du sexe mâles militaires ou civils en état de porter les armes, les enfermèrent dans la caserne MARTIN DES PALLIERES sous prétexte d'éviter les incidents laissant ainsi les femmes et les enfants français absolument sans défense et dans la nuit du 22 septembre les viets se précipitèrent dans la cité héros où se trouvaient des dizaines de logements des militaires et en firent un massacre épouvantable auquel assistèrent impuissants les quelques officiers britanniques qui avaient été parachutés et je crois qu'ils étaient 3, les français qui étaient là-bas à l'époque il y avait BRIANCOURT enfin peu importe.

Lorsque cette nouvelle parvint à TRINCOMALE, le commandant du RICHELIEU le capitaine de vaisseau MERVEILLEUX DU VIGNAUX et le capitaine de frégate JUBELIN qui était notre pacha, demandèrent à être reçu par MOUNTBATTEN lui même, l'amiral MOUNTBATTEN était commandant en chef inter armée pour le sud est asiatique et inter allié, et, ils partirent en essayant de lui arracher la permission de rallier SAIGON. Je ne sais pas quel ordre avait donné MERVEILLEUX DU VIGNAUX au RICHELIEU mais je crois bien que JUBELIN avait dit à ALAIN DUPRE, son second si je ne suis pas revenu à midi vous appareillez en forçant les défenses du fort et vous partez pour SAIGON. En fin de matinée JUBELIN revint, nous avions l'ordre de partir. L'autorisation de partir, mais je crois que c'est MOUNTBATTEN qui avait arraché cette autorisation au gouvernement travailliste britannique du major AKLI qui n'osait piper mot devant les américains. Toujours est il que les anglais ne firent pas les choses à moitié, non seulement nous partîmes avec le RICHELIEU bien entendu, mais tous les commandos de PONCHARDIER prirent places a bord du RICHELIEU et en plus les britanniques firent partir avec nous deux troupes transport de troupe, la PRINCESSE ANNE et la PRINCESSE BEATRICE qui étaient sur le quai ou avaient été embarqué une brigade de la fameuse de la vingtième division anglo hindou la fine fleur de l'armée des Indes les fameux gourkas. Ces petits bonhommes montagnards du nord de l'INDE, redoutables avec leur sabre cours appelé coupe Kriss. En chemin nous croisâmes un champ de mines dérivant, dernier petit cadeau des japs le RICHELIEU en prit une ça lui a fait à peu près l'effet d'une piqûre de guêpe à un éléphant ça lui fait une petite voie, une petite voie d'eau qui touchait la cambuse si bien que le RICHELIEU signala je n'ai pas une voie d'eau, j'ai une voie de vin évidemment on a perdu du vin. Quant au TRIOMPHANT il y en a une que j'ai réussi a détruire avec des OERLIKON, et la deuxième, JUBELIN a d'un tire précis de sa carabine la fit sauter. Nous arrivâmes donc ainsi

au cap SAINT-JACQUES où les commandos de PONCHARDIER furent transférés du RICHELIEU sur le TRIOMPHANT car le RICHELIEU était trop gros bien sûr pour remonter la rivière de SAIGON.

Le lendemain matin le TRIOMPHANT appareilla pour embouquer les méandres de la rivière de SAIGON et comme vous le savez se tortille comme un serpent, les rives risquaient d'être truffées de rebelles et JUBELIN employa un moyen très simple pour les neutraliser il remonta à 24 noeuds. Je ne sais pas si maintenant qu'on raconte ça les jeunes qui écouteront mes propos se rendent compte ce que c'est qu'avec un bâtiment près de 4 000 tonnes remonter à 24 noeuds une rivière que ressemble à un circuit automobile absolument tout en virages et ça exige un prodige de manoeuvre mais vous savez que JUBELIN était un manoeuvrier absolument pair, toujours est il que cette remontée à grande vitesse, provoqua une lame d'étrave qui balaya les rives et si il y avait des gars qui nous attendaient en embuscade, ils furent emportés à l'intérieur des terres comme des fétus de paille. Nous arrivâmes à SAIGON le 3 octobre 1945, au début de l'après midi sous une pluie battante, toute la population était là les gens étaient en larmes, les gens pleuraient, chantaient la Marseillaise ; la veille de l'appareillage JUBELIN avait rassemblé les officiers, il leur avait dit, je rappelle que JUBELIN c'était lui même évadé d'INDOCHINE en 1940 pour rallier la France libre. JUBELIN dit voilà, vous allez avoir des gars qui malgré eux ont été 5 ans il ne s'agit pas de savoir si se sont des vichystes se sont des français qui ont subi 5 ans d'occupation japonaise qui ont soufferts dont certains ont été arrêtés et torturés, vous devez laisser de côté toutes les histoires VICHY, PETAIN, DE GAULLE etc... et leur réserver un accueil fraternel. Pour ma part ayant été chargé de la coopérative JUBELIN avant de partir de TRINCOMALE m'avait dit en prévision d'aller en INDOCHINE, là bas il manque de tout, il faut leur acheter du lait pour les enfants, du cacao etc... je me rappelle que j'avais acheté des kg et des kg de cacao de

BONNEVILLE qui était le meilleur cacao anglais, enfin j'avais vidé la caisse de la coopérative en du commissaire BELRIEUX bon ça se rattrape dit JUBELIN, qui encaissa le coup, et j'étais là sur la première passerelle qui fut mise à terre à lancer à la volée des boîtes de lait et des boîtes de chocolat. Les premières personnes qui montèrent à bord furent COURSEAU et son épouse, qui amené au carré on lui dit : le président du carré GABOL de lui dit qu'est ce que je peux vous offrir ma chère amie, elle lui dit oh, un coup de rouge et si c'est possible un sandwich au saucisson. Il y avait là, on l'a rencontrée plus tard une dame qui regardait arriver le TRIOMPHANT avec sa boyesse, elle dit tu vois, y a encore une marine française il y a des bateaux français ils vont venir, il y en a au moins un. Gagné par la propagande Vietnam elle fait non non ça c'est pas un bateau français , ça c'est bateau américain prêté aux français pour 8 jours seulement. Voilà comment on fait la propagande, le soir même les commandos de PONCHARDIER prirent place aux environs de la ville on remit les japonais à leur place c'est à dire que l'on boucla les chefs et on boucla les soldats à leur tour et on se prépara à un, comment dirais-je à diverses opérations. Le général LECLERC arriva quelques jours plus tard, pour vous dire qu'à ce moment là ce grand chef disposait exactement de quatre détachements, il y avait deux détachements qui avaient été montés sur les soldats qui se trouvaient à SAIGON armés de LEBEL canne à pêche la guerre de 14 pratiquement pieds nus mais avec une ardeur au combat. Commandés par les colonels RIVIERE et ROLER, il y avait le commando, PONCHARDIER que PONCHARDIER avait coupé en deux en confiant la moitié de ses hommes à son second le lieutenant de vaisseau GEORGES, il y avait mon petit commando du TRIOMPHANT que JUBELIN m'avait fait former au cours du séjour à TRINCOMALE 4 officiers, RECAMIER embarqué en dernière heure officier en second, GUYOMARD et TATON chacun chef de section et ORIB l'ingénieur mécanicien qui avait reçu une petite

instruction de sabotage d'explosifs etc..., chef d'une section technique, 64 hommes que JUBELIN m'avait permis de choisir un par un il m'avait permis de choisir ceux qui, venant de France avaient une expérience du combat à terre ayant été dans les maquis, nous fûmes rapidement entraînés pendant quelques jours à TRINCOMALE avec les commandos PONCHARDIER dans cette fameuse école de jungle si vous avez le film le pont de la rivière KWAI elle a été assez fidèlement reconstituée. L'enseigne de vaisseau QUENOIL et les instructeurs anglais nous apprirent quelques rudiments de guerre de jungle, oh des rudiments, comment faire une embuscade par exemple, la consigne faut pas qu'il y en est un qui s'échappe pour aller prévenir les autres. Quelques leçons de close combat avec l'instructeur britanniques où bien entendu nous allions régulièrement à terre avec l'instructeur qui nous disait « on suit » après nous avoir projeter à terre nous disait « on recommence ».

Et ce commando, avait été mis à terre et j'ai encore sur mes papiers un ordre signé LECLERC 4 étoiles qui n'était pas adressé à tel régiment, tel division, mais qui portait simplement ceci destinataire, détachement RIVIERE détachement ROLER détachement PONCHARDIER détachement GEORGES détachement WASSILIEFF ; vous voyez la hiérarchie était vite faite. La première opération consista à dégager des pétroles de PHUMI au nord de SAIGON.

Mon commando fut mis à terre par deux SFVP conduit par des marins japonais que je surveillais attentivement bien entendu, et nous nous trouvâmes en train de faire une belle progression par bonds individuels sur un terrain assez découvert où il y avait simplement quelques buissons ; il faut vous dire qu'un des voltigeurs du point du commando était le quartier maître chef infirmier BILL un grand rouquin costaud qui malgré les protestations du médecin avait emporté avec lui une arme car il comptait bien se comporter en combattant et non

pas en infirmier. Il faut vous dire il y avait donc un immense revolver pendant à sa cuisse il bondit en direction d'un buisson vingt mètres plus loin il atterrit sur le buisson j'entends paf un coup de feu et BILL qui gémissait derrière son buisson, à ce moment là tous les regards se tournent vers le chef et une phrase de MORIQUET me revient à l'esprit, l'exemple de la plus belle forme de l'autorité, c'est de donner l'exemple je me dis mon vieux ça va être ta fête ; alors je me fais léger, léger pour y aller, je dégrafe mon ceinturon je pose ma mitrailleuse à terre je la confie à un copain à côté de moi et prenant mon départ comme pour un cent mètres je pique un sprint jusqu'à BILL en disant : « je vais me faire tirer comme un lapin pendant que je vais courir » et je plonge à ses côtés comme un gardien de but que je suis, enfin que j'étais. Qui a tiré ? D'où est-ce qu'on a tiré sur toi ? Emile qui fait : « c'est moi-même avec mon pétard ». Il faut vous dire que nous avons été armés par les Britanniques comme sur tous les bateaux français libres et au lieu de bons revolvers modèles 92 qui étaient l'arme des fusillés marins français nous étions dotés de WIMBLAY ; le WIMBLAY est un excellent pistolet précis, un peu lourd, mais qui a un défaut, qui n'a pas de cran de sécurité, dès que vous fermez le barillet l'arme est prête à fonctionner et malheureusement elle avait dû se coincer quelque part, la gâchette s'était pointée, le coup était parti et mon BILL avait reçu une balle dans la cuisse. Oh, heureusement sans gravité, sans grand dommage. Et enfin comme quoi les exploits guerriers ont quelque fois un côté inattendu. La progression se poursuivit sans incident notable, il n'en était pas de même du côté de PONCHARDIER qui avait eu quatre de ses hommes tués de quatre balles, quatre fois une balle en pleine tête par un sniper embusqué dans un arbre. Le gars avait fini par être réduit et découpé en pointillé on s'est aperçu alors que c'était un officier japonais qui avait d'ailleurs mis autour de son front le bandeau blanc des kamikazes. Le Général LECLERC qui était arrivé sur le terrain en fut informé, il était accompagné du Général Anglais GRASSET qui

commandait cette fameuse division anglo-hindou dont je vous avais parlé, la vingtième, or, les Anglais, n'avaient pas le droit de participer à des opérations contre les Viets puisqu'ils étaient là pour le maintien de l'ordre, mais lorsque LECLERC dit à GRASSET il y a des Japonais en face de nous, des Japonais qui ne veulent pas respecter la capitulation, AH GRASSET dit « c'est tout-à-fait différent » il donnait l'ordre immédiatement à ses gourkas de passer à l'action. J'aime autant vous dire tout de suite qu'un certain nombre de Viets comprirent rapidement leur douleur notamment avec le fameux poignard des gourkas. Bon, ça tirait quand même de tous les côtés et le Général LECLERC passa par l'endroit où j'étais en position et je lui dis « mon Général soyez gentil allez vous faire tirer dans un autre secteur parce que pour moi se sera mauvais pour ma carrière », LECLERC éclata de rire, c'était le genre de plaisanterie qu'il aimait beaucoup. Il faut dire que le Général LECLERC était un homme assez extraordinaire, il était arrivé à SAIGON un moment où il n'y avait pas de troupe, moi mes deux sections, de commandos j'en ai mis une à l'aéroport, pour assurer la sécurité de l'aéroport où il avait atterri et l'autre je l'avais mise au palais de NORODOM où il devait se rendre. Et là, j'ai joué les gardes du corps regardant à droite et à gauche, j'ai encore une photo là, et on avait mis un micro pour LECLERC qui devait présenter un discours, un discours qui était assez sévère d'ailleurs il commençait pas ces mots, devant ces gens qui l'attendaient, « mettez-vous quelque chose dans le crâne je ne suis pas venu ici pour défendre les intérêts des colons », LECLERC était très travaillé par des gens de son entourage qui étaient très proche des communistes, il y avait les anciens des brigades internationales vous savez ceux à qui on a paraît-il donné la croix du combattant, merveilleux, et il était assez dur, plus dur en tout cas, beaucoup plus dur que ne l'était JUBELIN et je crois que c'est JUBELIN qui avait raison. Et un beau jour, arriva également sur la table du Général LECLERC un rapport de gendarme

disant, à deux heures du matin nous avons verbalisé une jeep qui sur le boulevard de REDON effectuait des manoeuvres bizarres empruntant à tour de rôle la chaussée carrossable et le trottoir réservé aux piétons alors le rapport de gendarmerie vous savez comment c'est, nous gendarme untel, revêtu de notre uniforme sur l'ordre de nos chefs disait interpellé par nous, les occupants de cette jeep nous expliquèrent qu'ils s'entraînaient pour le championnat du monde le slalom en jeep, nous avons donc relevé leur identité il s'agissait d'Officiers Français je rappelle qu'il y avait les Balkaniques là, le Capitaine IVANOFF, le Capitaine Jean BECOFF et le corps de vaisseau WASSILIEFF. LECLERC éclata de rire, « 8 jours d'arrêt aux plus anciens et invitez les à déjeuner c'est pas possible je commande la légion étrangère ». Peu de temps après nous fûmes appelés à partir pour le sud ANNAM. En effet, le commandement avait été informé qu'un groupe de français réfugié à NHA-TRANG était en danger d'être massacré par les rebelles.

Départ du Triomphant arrivée de nuit à CAUDA c'est une baie bien abritée à 5 km au sud de NHA-TRANG et où se trouve un institut océanographique accueilli par un vieux capitaine de frégate qui n'est qu'autre que le père de l'enseigne de vaisseau MENESSE qui était dans les forces navales françaises libres et qui avait ainsi, eut ainsi des nouvelles de son fils dont il était sans nouvelle depuis des années. La première chose que nous fîmes c'est d'enlever le drapeau Viet qui avait été hissé sur l'institut océanographique de le remplacer par les couleurs françaises et de prendre le drapeau Viet comme prise de guerre, certain des membres du commando ont d'ailleurs gardé des photos de cette belle cérémonie.

Embarqué sur les camions MAG toujours forcément nous arrivâmes à NHA-TRANG et JUBELIN m'avait donné des ordres très précis, il m'avait dit attention il y a une infériorité numérique certaine,

les japonais y en a tout un détachement qui était enfermé au nord de la ville dans la citadelle qui ne bouge pas, ne provoquons pas d'incident. Très joli ça, je plaçais donc mes hommes aux alentours de la ville, à ce moment là, je m'aperçus qu'en face il y avait des gars qui faisaient à leur tour une progression en rampant dans notre direction, je tirais une première rafale en l'air sans effet, je donnais alors l'ordre à GUYOMARD d'arroser un peu le terrain ce qu'il fit, ce qui provoqua d'ailleurs la débandade générale en face. JUBELIN arriva sur ces entrefaites, m'engueula comme du poisson pourri il m'a dit vous avez violer mes ordres vous allez aux arrêts passez votre commandement à votre second et allez à bord. Je passais la suite à RECAMIER et partis vers CAUDA je ne me rappelle plus dans quelle voiture ? Ce n'est pas un camion japonais je ne sais pas ce que c'était mais enfin. Et j'arrivais à bord où je dis au lieutenant de vaisseau GABOL le président du carré et officier de garde, « vous savez cette nuit si j'entends les coups de feu ordre ou pas ordre je repars à terre » GABOL était un garçon qui avait passé une partie de la guerre aux Antilles. Il avait ensuite voulu s'engager en 1943 dans les forces navales françaises libres et JUBELIN l'avait accueilli sur le TRIOMPHANT et il était extraordinairement impatient bouillant d'aller au combat et dans l'histoire de PHUMI dont je vous parlais tout à l'heure il avait pris une baleinière pour porter des munitions, moi j'étais revenu à bord pour lui expliquer ce qu'il nous fallait comme matériel et j'étais dans la baleinière lorsque les coups de feu éclatèrent moi, bon professionnel comme collé dans le fond de la baleinière et GABOL restait debout en short et chemise blanche à la barre, je lui disais mais, président couchez vous non de non « foutez-moi la paix WASSILIEFF il y a cinq ans que j'attends ça ». Voilà quel était l'état d'esprit des gens qui n'avaient pas pu toujours se battre dans la France libre il faut le savoir.

Alors GABOL me dit « je devrais vous le défendre, toutefois je vous signale que la baleinière est amarrée à l'arrière que le réservoir

est plein et qu'il est paré à fonctionner », la nuit se passa sans incident je n'ai donc pas violé les ordres, le lendemain, JUBELIN qui était un peu revenu de sa colère me fit signe de revenir car en faite la nuit s'était passée calme à terre et à la réflexion le pacha s'était dit on a peut-être eu l'idée de leur donner une leçon. L'attaque se produisit ce soir là ou le lendemain je ne me rappelle plus, de nuit, ce fut un beau combat de nègre dans un tunnel dès que l'on entendait un bruit on lâchait une rafale on avait recommandé aux habitants de se terrer chez eux ; malheureusement une dame n'obéit pas, sortie dans son jardin en chemise de nuit blanche et fut tuée. Elle était amoureuse de la mer je ne me rappelle plus son nom, sinon je crois que c'était la fille ou la nièce de.....et elle avait demandé d'être immergée en mer cérémonie qui fut faite quelques jours plus tard.

D'autres aventures vous attendent dans NHA-TRANG d'abord dans un LCI anglais qui ayant mal manoeuvré et s'est échoué sur la côte. On a fait des pieds et des mains et des machines du TRIOMPHANT pour le renflouer sans succès . Ensuite l'arrivée du RICHELIEU dont le commandant somma en termes énergiques le colonel japonais à dégager les alentours de la ville les japonais n'entendent qu'un seul langage c'est la force le commandant du RICHELIEU ayant menacé de détruire la citadelle où les japonais s'étaient réfugiés, les « japs » déployèrent une attaque autour de NHA-TRANG dégagèrent la ville ils y perdirent deux officiers, une vingtaine d'hommes, nous revînmes à SAIGON ayant été relevé par le FANTASQUE, là j'entrepris de former une petite chorale et nous répétions sur la plage avant, l'envie de le produire au cours du cocktail que le commandant allait donner quelques jours plus tard. Et voilà que JUBELIN m'appelle et me dit convoque l'équipage sur la plage avant immédiatement, rassemblement le commandant arrive il dit alors, vous voulez me tuer. L'équipage du TRIOMPHANT qui adorait le PACHA ouvre de grands yeux, oui, hier sur la plage avant, vous avez

chanté l'internationale, nouvel étonnement, et je sais ce qu'il y a dans l'internationale il est dit une première balle pour les propres généraux je ne suis pas général mais enfin. Ça, devant la profonde stupéfaction des hommes je vais chez JUBELIN je dis enfin commandant qu'est ce qui s'est passé ? Il me dit et bien voilà, on m'a rapporté que sur la plage avant on chantait les chants séditionnels, sur la plage avant, c'est la chorale qui répète c'est moi qui la dirigeait, mais je dis, mais qui est-ce qui est venu vous raconter ça, il me dit, l'aide de camp de l'amiral GRAZZIANI, l'aide de camp de l'amiral GRAZZIANI, curieux, n'était que le propre fils de mon ancien surveillant général au lycée de Nice, s'il était aussi austère que son père ce ne devait pas être un drôle de bonhomme. Avec la permission du commandant je vais aller le voir et lui demander des précisions, il me dit oui un chant séditionnel, communiste, je lui dis attendez, attendez, attendez, ce ne serait pas par hasard quelque chose dans le genre ami entends tu le vol noir des corbeaux, oui c'est ça, HA HA HA HA je vais voir JUBELIN et le rassurer nous avons tout simplement répété le chant des partisans qui je crois n'avait rien de commun avec l'internationale. Comme on peut se tromper. Nous avons également les activités sportives et j'effectuais à cette occasion ma rentrée sur un terrain de football après ma blessure de TOULON, cette rentrée fut une catastrophe, je n'étais pas très sûr de ma jambe droite, et étant dans les buts du TRIOMPHANT nous ramassâmes de la part de l'équipe du BERTIN une monumentale raclée de 12 buts on a pris 12 buts à 1 l'équipage et surtout les membres de l'équipe de foot nous regardait avec un drôle d'air ayant l'air de dire le capitaine à droit à la retraite.

Et un mois d'entraînement intensif et nous avons repris défier le BERTIN et cette fois nous l'avons battu 3 à 0 le gardien de but vierge et l'un des 3 buts marqués par le pauvre Jimmy GUYOMARD je crois bien que c'était la dernière apparition sur un terrain de sport. Nous repartîmes à NHA-TRANG les choses avaient évolué, un bataillon du

6^{ème} régiment d'infanterie colonial avait débarqué et avait entrepris d'avancer à l'intérieur des terres malheureusement le terrain s'y prêtait mal, ce n'était qu'une rivière inondée dans laquelle les japonais avaient coulé les blockhaus en béton et on pouvait les détruire que par un coup direct, le TRIOMPHANT surtout le RICHELIEU avait dépensé des centaines d'obus et quand l'obus tombait, ne serais qu'à quelques mètres du blockhaus il faisait plouf dans la gadoue et il ne se passait rien. Mais enfin, les exploits guerriers du commando après l'attaque nocturne que nous avons subi, nous avons été retranché sur un piton et surtout la fameuse affaire du 2 décembre où avec PRIGENT et trois autres gars dont je demande pardon de n'avoir pas retenu les noms, nous avons armé un camion blindé pas tellement blindé sauf pour le siège du chauffeur et armé d'une GERLIKON 20. Cette bagarre là, je l'ai racontée dans le « PACHA », publiée aux Editions GRASSET, je vous y renvoie car mon but n'est pas ici de raconter mes propres bagarres, peu après le retour du TRIOMPHANT à Saïgon je débarquais, je débarquais oh ! avec un sentiment de profonde tristesse et dans le fond ce débarquement fût en quelque sorte pour moi une sauvegarde puisqu'à peine à terre, on décela chez moi une anémie pernicieuse je n'avais plus de globules rouges, aujourd'hui, on aurait dit que j'étais leucémique mais à cette époque là on ne connaissait pas la maladie. Bref, je partis je suis allé me refaire une santé dans les Landes au Centre de Formation de Mimizan pendant ce temps-là le TRIOMPHANT remontait à Haïphong et il connaissait sa glorieuse et dernière bataille. Fou de rage en apprenant cette saloperie des chinois, je bondis à PARIS je demandai à repartir, tombai sur un officier d'état major..... . Capitaine de corvette SCHULMBERGER il me dit c'est pas la peine, c'est fini, allez tout est apaisé et l'Amiral d'ARGENLIEU a passé la revue navale en compagnie HO CHI MINH je baissais tristement la tête et l'impression que ce jour de mars 1946 nous avons définitivement perdu l'INDOCHINE. Ce qui

est arrivé d'ailleurs 8 ans plus tard. On ne peut pas dire en la circonstance que les américains nous y est aidés, je vous rappellerai simplement qu'au cours de la prise d'armes du 11 novembre 1945, pour laquelle j'avais été décoré j'avais à côté de moi un Capitaine qui me raconta qu'il avait été parachuté en Indochine peu après la capitulation japonaise au TONKIN et qu'il avait été pris par les Viets, oh, ce n'était pas un homme qui se vantait il m'a dit je ne veux pas dire que j'ai été torturé j'ai été interrogé assez durement, en présence de deux officiers des services spéciaux américains ils mangeaient leur chewing-gum en regardant. Ce capitaine s'appelait Pierre MESMER, voilà, j'aurais peut-être beaucoup à dire mais à mon âge la mémoire est défaillante, je voudrais terminer en disant que sur ce bateau personnellement j'ai été très heureux mais je crois que l'équipage l'était aussi, nous étions une sacrée équipe tous pour un, un pour tous on peut le dire, et cela est dû en grande partie au capitaine de frégate JUBELIN. ~~LE TRIOMPHANT a eu de la vaine avec ses commandants vous savez en 39-40 au moment où le fameux raid sur la Norvège il avait comme pacha le capitaine de frégate PETIOT qui finit à BUCHENWALD vous vous doutez pourquoi ?~~¹ Ensuite cela a été le Capitaine de frégate et Capitaine de vaisseau Auboyneau Philippe figure extraordinaire d'un prestige, je vous ai déjà parlé du commandant Gilly que j'ai beaucoup connu. Je voudrais terminer cette cassette vous rappelant simplement cette chanson que j'avais composé que vous connaissez mais je ne peux pas résister au plaisir de la fredonner ici.

¹ Le CF PETIOT n'a jamais été commandant du Triomphant et la liste des déportés à Buchenwald, ne fait référence qu'à M. PETIOT Marius, matricule 28417, ayant comme profession représentant de commerce. Le commandant du Triomphant lors du raid de la 8ème D.C.T. dans le SKAGERRAK (opération « RAKE ») était le CF POTHUAU Marie (EN 1914).

<http://ecole.nav.traditions.free.fr/promotion1914.htm>
<https://www.monument-mauthausen.org/28417.html>

Sa voix nous dit nous perdons une bataille
Français pourtant, ne cessez pas le combat,
Il faudra bien que les sales boches s'en aillent
Oui la victoire nous tendra les bras
Et ce bateau qui est le nôtre
Fût le premier à se rallier
L'exemple fût suivi par d'autres
Qui rejoignirent les ports alliés
S'évadant de Bretagne
Ou passant par l'Espagne
Beaucoup de gars du nord mirent leur sac à bord
C'est un bateau du Général de Gaulle
Et qui le sert depuis plus de 5 ans
son nom déjà est comme un fière symbole
D'un avenir triomphant
Et de Portsmouth jusqu'aux terres lointaines
Dans chaque port arborant à l'avant
Le beaupré à la croix de Lorraine
TRIOMPHANT
TRIOMPHANT
TRIOMPHANT